

**L-H & M-C REMY**

## ***La Vraie Mission de sainte Jeanne d'Arc***

### **CHAPITRE 17 : LE PLUS GRAND MIRACLE DEPUIS LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR**

**Marquis de Mirville**

**C** e texte qui pourra paraître éloigné de notre Jehanne, en est, en réalité, proche puisqu'il relate un miracle survenu dans l'histoire d'un pays chrétien, dont le surnaturel est analogue à la mission de la Pucelle d'Orléans. Il est tiré de l'œuvre du Marquis de Mirville : **Des Esprits, de l'Esprit-Saint et du miracle**, *Manifestations thaumaturgiques, Appendices et supplément au premier volume du troisième mémoire*, Paris, Wattelier, 1868, p. 38 et suivantes. Toutes les œuvres du Marquis de Mirville sont disponibles aux Ed. Saint Rémi.



« Au temps où, après l'anéantissement des rois goths par les mahométans, toute l'Espagne était courbée sous le puissant et exécrationnel joug de ces derniers, il ne restait plus, dans tout le Portugal, qu'un certain nombre de châteaux forts au pouvoir des chrétiens. L'un de ces châteaux se trouvait situé dans ce pays agréable et fertile arrosé par la **Munda**, dans les environs de **Coïmbre**, cette ville aujourd'hui si célèbre par l'enseignement de toutes les sciences divines et humaines. On peut le voir encore car, situé sur le vieux **Monte Major** dont il porte le nom, il subsiste comme un des plus nobles de tout le royaume. Or, du temps d'Abdérame, autrement dit Almanzor, une multitude de cavaliers et de fantassins arabes étaient venus l'assiéger, dans une proportion tellement immense, que les vastes campagnes qui l'entourent paraissaient avoir été envahies par des tourbillons de sauterelles. Le siège fut terrible ; mais les assiégés, si peu nombreux qu'ils fussent, déployaient une telle énergie, qu'elle les fit résister pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où, plus irrités que jamais, les Barbares, doublant le nombre de leurs hommes, de leurs provisions et de leurs engins, se décidèrent à enlever d'assaut la citadelle.

« Le soin de sa défense était confié à un certain **abbé Jean, de l'ordre de Saint Benoît** <sup>1</sup>. Celui-ci, voyant qu'il ne lui restait plus d'espérance, et que, sans aucune espèce de doute (*haud dubie*), le château serait enlevé et tous les habitants sans exception, passés au fil de l'épée, prit une résolution aussi terrible qu'impie, résolution dont aucun siècle n'avait encore offert d'exemple et que l'ignorance des temps, jointe à la pureté des intentions, rendait, même alors, inexcusable.

---

<sup>1</sup> - La tradition nous le représente comme ayant été général, avant son entrée dans les ordres ; il était en outre oncle du roi Ramire I<sup>er</sup>, sous lequel se passaient ces événements.

« Amis, avait-il dit à tous ses compagnons d'infortune, nous sommes à bout de voie. Le château va être pris, et tous nous serons exterminés ; quant aux femmes et aux enfants, nous sommes condamnés à les voir devenir la proie et le jouet de nos ennemis, ou bien encore, courbés sous le joug d'une intolérable servitude et forcés d'abandonner le christianisme pour l'infâme religion de Mahomet. Réduits que nous sommes à cette extrémité, ce qui me paraît tout à la fois le plus convenable et le plus sûr (*honestius ac securius*), c'est de commencer par **délivrer de la vie ces objets de notre amour** ; après quoi, ne voulant pas leur survivre, nous pourrions faire une sortie vigoureuse et nous précipiter sur nos assaillants, dans les rangs desquels nous sommes certains de trouver la mort glorieuse que nous aura mérité notre courage.

« Ce discours de l'abbé Jean ayant plu à tout le monde (*placuit omnibus*), on le mit à exécution et il fallut peu de moments, hélas ! pour que **toutes les femmes, y compris les vieilles et tous les enfants sans exception, fussent égorgés de leur plein consentement par leurs parents et leurs amis**. L'abbé avait, le premier, donné l'exemple en sacrifiant de sa propre main sa sœur et sa nièce.

« Ce douloureux sacrifice une fois accompli, on brûle tout ce qui reste de précieux dans le château, puis, ouvrant toutes les portes à la fois, on se précipite avec rage sur l'ennemi, au cri accoutumé et mille fois répété de : **Jésus et saint Jacques, secourez-nous !** Et voilà que la fameuse intervention de Clavigium <sup>2</sup> se renouvelle, que saint Jacques et la Vierge se mettent de la partie et, que, grâce à eux, cette poignée de combattants met en déroute ces hordes de Barbares après en avoir **massacré 70.000**. Dans leurs camps délaissés, d'immenses richesses deviennent la proie de leurs vainqueurs. On les recueille, après quoi l'abbé ordonne le rassemblement général, dans la crainte qu'une poursuite nocturne de l'ennemi dans la profondeur des forêts, ne fasse tomber la petite armée dans quelque piège malencontreux.

« Cependant, on le croira sans peine, malgré l'ivresse d'un succès si manifestement providentiel, il restait au fond de tous ces cœurs un désespoir indicible à la pensée des victimes de la veille. On s'occupe déjà des obsèques que le lendemain dès l'aube on ira faire, obsèques dont la magnificence devra s'élever s'il se peut, à la hauteur de la douleur générale.

« Effectivement, dès le lever du soleil, on aurait pu croire que toutes les fanfares de la veille avaient fait place pour toujours aux chants du désespoir et qu'on allait oublier à jamais toutes les gloires du triomphe. Ce n'étaient plus des vainqueurs, mais des vaincus qui allaient s'acheminer vers le lugubre donjon. On se met en route cependant, en adressant au ciel des prières et des supplications et, déjà l'on avance, lorsqu'on voit revenir à bride abattue deux des cavaliers portugais qui avaient déserté le camp dans la nuit pour se rendre au château... Mais, ô prodige ! loin de pleurer comme l'armée, ces frères d'armes laissent percer la joie délirante qui les transporte et, s'adressant à l'abbé, lui demandent gaiement combien il leur *donnera* pour la grande nouvelle qu'ils lui apportent ; on écoute sans comprendre et sans

---

<sup>2</sup> - (NDLA) « On connaît la vénération ou, plutôt, le culte voué par l'Espagne à son illustre patron l'apôtre saint Jacques. On sait avec quelle reconnaissance elle lui rapporte ses gloires, ses victoires, ses grandeurs, son salut. C'est lui qui, en 844, fait remporter la célèbre victoire de Clavigium à Ramire 1<sup>er</sup> au moment où sa petite armée va se trouver anéantie par les cent mille Sarrasins d'Abdérame, venu pour réclamer le tribut honteux et annuel des cent jeunes vierges nubiles que, depuis longtemps, il prélève sur l'Espagne. A Ramire, désespéré et désespérant du succès, l'apôtre apparaît en songe, et lui promet pour le lendemain une victoire signalée sur ses ennemis. "Ne crains rien, lui dit-il, je serai là de grand matin, *ne time ! mane adero*". Il y était en effet ; monté sur son cheval blanc, un drapeau de même couleur dans une main, dans l'autre une épée flamboyante, il précédait la petite armée et, peu d'heures après, cet infime débris des forces royales si humiliées et si découragées la veille, couchait sur le carreau 70.000 Maures, mettait le reste en déroute, brisait le joug de Mahomet, anéantissait l'immonde tribut des jeunes vierges et sauvait tout à la fois l'Espagne, la morale et le christianisme ».

croire, car cette grande nouvelle, ce n'est rien moins que **LA RÉSURRECTION GÉNÉRALE** de tous ceux dont on pleure le trépas. Jean prend ces deux cavaliers pour des fous, hallucinés probablement par les grands événements de la veille ; mais que dire, lorsque quelques autres, puis quelques autres encore, viennent affirmer qu'ils ont vu, touché TOUS ces ressuscités, qu'ils ont causé avec eux et que, du reste, ils vont venir eux-mêmes à la rencontre de l'armée ? Devant tant d'assurance, Jean comprend la vérité et voit dans tout ceci le complément du miracle de la veille ; alors, plein de reconnaissance envers Dieu, il appelle Bermudo<sup>3</sup>, son neveu, lui ordonne de retourner à *Monte Major* avec la troupe et d'y réorganiser la garnison, pour se mettre en mesure de résister à une nouvelle attaque possible et d'y rester jusqu'à ce qu'il lui signifie ses dernières intentions. Mais il ajoute que, pour lui, son parti est bien pris de finir ses jours à l'endroit même où Dieu lui a communiqué de si grandes faveurs. En vain, les moines et les capitaines qui l'entourent essayent-ils de combattre cette détermination, en lui représentant qu'elle ferait courir de grands risques à toute la garnison, qu'Abdérane ne manquera certainement pas de revenir à la charge et que l'absence d'un commandant tel que lui perdra tout : l'abbé leur réplique que sans Dieu, il ne saurait jamais les sauver et, que, pour peu qu'ils aient foi dans la faveur divine, ils n'auront plus besoin de lui. Ses dernières volontés une fois signifiées, il fait présent de son cheval à Bermudo, en souvenir de l'amitié qu'il lui porte, remplace par le froc monastique, le plus humble et le plus pauvre, le costume brillant qu'il étalait la veille et donne l'ordre du départ à son neveu.

« On obéit et l'on se met en marche pour le *Monte Major*, avec autant de joie qu'il y avait eu de désespoir lors du départ de la veille. Combien redoubla tout ce bonheur, lorsque en arrivant auprès des portes (ô clémence et puissance de mon Dieu !) **toute la multitude des égorgés vint à la rencontre de ses chers bourreaux, brillante de santé et chantant des hymnes de fête et de reconnaissance pour de si grands miracles !** Qui pourra peindre l'ivresse mutuelle des uns en voyant et des autres en montrant les blessures hideuses et béantes de la veille entièrement cicatrisées et remplacées, sur toutes ces gorges guéries, par une espèce de **fil rouge**, nouveau miracle destiné à rester à jamais, leur a-t-il été dit par la Vierge, un monument du premier ?

« Bermudo entraîne aussitôt avec lui les neveux décapités par Jean, et les lui ramène ; Théodemir (le prieur du monastère) et quelques-uns de ses principaux moines les accompagnent, pour redoubler de supplications auprès de lui et lui représenter que, dans le cloître, des centaines d'âmes se perdront lorsqu'elles ne l'auront plus comme directeur. Jean constate et admire le nouveau miracle, déclare qu'il ne risquera jamais de perdre plus tard peut-être, et honteusement, cette même ville qu'il a sauvée avec tant d'éclat, et que, pour ce qui regarde le monastère de Lorvano, il y aurait témérité de sa part à se charger du salut d'un si grand nombre d'âmes après avoir si terriblement compromis la sienne. Là-dessus, Jean, intérieurement convaincu que l'heure de la pénitence vient de sonner pour lui, résigne le commandement de la ville entre les mains de Ramire, et celui de l'abbaye entre celles de Dom Théodemir.

« Ce grand renoncement une fois accompli, il se fait construire un **petit ermitage** dans lequel il passe le reste de ses jours dans une grande sainteté et comblé des faveurs spirituelles les plus surprenantes. Cet ermitage devint, par ses soins et par ceux du fils de Ramire, le

---

<sup>3</sup> - Voilà ce qu'on appelle un détail sincère, car Jean est donné ici comme oncle de Ramire, et dans l'histoire de ce roi, on parle de son cousin Bermudo.

**célèbre pèlerinage de Ceica** en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle on attribuait, dans ce miracle, une part encore supérieure à celle de saint Jacques. Depuis lors, on y admire une image miraculeuse de Notre-Dame et de l'Enfant Jésus, image que l'on disait tombée du ciel pendant la résurrection des décapités et qui offre, à son tour, cette particularité si remarquable du **fil rouge** entourant le cou de la mère et de l'enfant comme il entoure celui de tous ces miraculés.

« Lorsque l'abbé Jean vint à mourir, les moines de Lorvano vinrent chercher ses dépouilles en grande pompe, pour les réunir dans leur monastère à celles d'une multitude d'autres saints. Mais elles témoignèrent par leur poids excessif qu'elles ne voulaient pas quitter l'humble asile **où elles reposent encore aujourd'hui** ».

Voilà l'histoire (datée en 850), mais... les preuves écrites ne suffisant pas à un Pierre de Maica, c'est lui-même qui nous affirme que « voulant lever, s'il était possible, toute espèce de doute à ce sujet, il s'était rendu, en **1636, à Monte Major** ; que là, sur les lieux, pour savoir bien au juste ce qu'on y pensait de cette tradition, il avait pris à part et écouté religieusement ce que les hommes les plus instruits lui diraient à ce sujet et que ces derniers avaient fait bien mieux encore que de parler, puisqu'ils lui avaient montré plus de **trente descendants de ces anciens décapités, portant encore au cou, conformément à l'ancienne prédiction, le fameux fil rouge que l'on a vu de tout temps sur l'image de la chapelle.** »

Léon de Saint-Thomas veut à son tour vérifier par lui-même et, après avoir constaté les mêmes choses, il ne se permet plus aucun doute. Enfin, ce qui ébranle le plus l'auteur de notre article, c'est que son confrère, le jésuite Vasconcellius, veut faire aussi le pèlerinage et en rapporte les mêmes affirmations. Il compare les cicatrices des descendants avec celles des images et l'analogie est parfaite. « On peut encore s'en assurer aujourd'hui, dit-il, *quam nostra ætate adhuc videre est* ». Il a vu, en outre, les ossements de l'abbé Jean placés auprès de l'autel de l'ermitage, situé à deux cent cinquante-cinq pas du monastère, du côté de l'occident, et ces ossements justifient la tradition, qui donnait onze palmes <sup>4</sup> de hauteur à l'abbé.



***Vers l'an 2000, un ami nous a rapporté du Portugal les photos qu'il a prises au fameux village, **Ribeira de Seca Pacao**. Dans la chapelle de Notre-Dame de Seico, l'histoire est racontée sur les fresques et les tableaux.***

***Au monastère voisin, Monte O Velho, on peut vénérer le crâne de l'abbé Jean, le héros.***

***En revanche, il n'a pas eu le temps de vérifier s'il existe encore des habitants ayant encore le fil rouge autour du cou.***

---

<sup>4</sup> - (NDLA) La palme (du latin *palmas*) est une unité de longueur spécifique aux bâtisseurs des cathédrales du Moyen âge. Elle mesure la distance entre les bouts de l'index et du petit doigt, pas trop écartés (12,4 cm). L'abbé mesurait donc environ 1,36 m.